

LES PORTES DES ENCEINTES FORTIFIÉES D'AIX ET D'ARLES

On constate avec un certain regret qu'à notre époque, à l'exception d'Avignon, la plupart des villes de la région provençale n'ont conservé que de rares vestiges de leurs enceintes fortifiées dont le démantèlement systématique s'est poursuivi tout au long du XIX^e siècle pour faciliter la circulation des véhicules. Toutefois, grâce à l'existence d'un riche ensemble de documents iconographiques et de pièces d'archives, il est possible aux historiens de procéder à une restitution archéologique de ces remparts et de ces portes disparues et même, dans certains cas, de préciser la date de leur construction et d'identifier l'ingénieur ou l'architecte qui en avait dressé les plans et dirigé le chantier. C'est précisément le cas pour une partie des enceintes fortifiées d'Aix et d'Arles qui font l'objet de la présente communication.

1 - LES PORTES DE L'ENCEINTE FORTIFIÉE D'AIX

C'est en 1848 que la municipalité d'Aix décida de faire démolir son enceinte fortifiée qui n'avait plus de signification sur le plan militaire. Les remparts et les neuf portes de la cité, celles de Notre Dame, des Cordeliers de Valois ou Villeverte, des Augustins, de Saint-Sauveur ou d'Orbitelle, de Saint Jean ou d'Italie, du Boulevard ou de la Plate-Forme, de Saint Louis, et de Bellegarde furent alors abattues pour faciliter la circulation. On commença par la porte d'Orbitelle, mais on laissa subsister jusqu'en 1874

celles de Notre Dame et celle de la Plate-Forme qui avaient déjà été agrandies au cours du XVIII^e siècle. On peut toutefois se faire une idée très précise de la structure architecturale de ces portes en recourant à de précieux documents iconographiques tels que les plans et vues cavalières d'Aix publiés au cours des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles et surtout à une série de dessins gouachés, exécutés vers 1790 pour le Président Fauris de Saint Vincens, qui sont conservés à la Bibliothèque Méjanès¹. De plus, de nombreuses pièces d'archives extraites du fonds communal permettent de retracer avec précision l'histoire de la construction ou de la reconstruction de ces neuf portes entre le début du règne d'Henri IV et les dernières années du XVIII^e siècle.

L'enceinte médiévale

Le plus ancien document graphique représentant l'enceinte fortifiée de la ville d'Aix à la fin du Moyen Age est une vue cavalière intitulée « Le vray pourtaict de la ville d'Aix » figurant dans *La Cosmographie de tout le monde*, ouvrage du géographe Belleforest publié à Paris en 1575. (Fig 1) Cette gravure sur bois anonyme n'est certes pas d'une grande précision topographique mais elle présente l'incontestable intérêt de représenter assez fidèlement les principaux monuments de la ville et de ses faubourgs. On constate qu'à cette époque le système défensif entourant la capitale de la Provence est constitué par une courtine crénelée dans laquelle s'ouvraient cinq portes fortifiées de plan rectangulaire, couronnées de créneaux et fermées par un pont-levis, et que renforçaient une vingtaine de tours ou demi-tours intermédiaires placées entre ces portes. Ce même dispositif se retrouve sur les plans d'Aix de Jacques Maretz (1622) et de Jean Boisseau (1646).

La Porte Notre-Dame était la plus ancienne de ces portes médiévales. Elle assurait au nord la fermeture du bourg Saint Sauveur et donnait accès à l'église Notre Dame de consolation située hors de l'enceinte. Elle est figurée sur les anciens plans d'Aix sous la forme d'une massive tour rectangulaire couronnée de créneaux et coiffée d'une toiture en pavillon. Elle fera l'objet en 1786 d'une complète transformation comme nous le verrons ci-après. En suivant le rempart vers l'ouest on rencontrait une tour dite « La Toureluco », encore en place dans le jardin de l'Hôtel des Thermes, qui est un vestige de l'enceinte du XIV^e siècle.

1. Bibliothèque Méjanès, Album Fauris de Saint Vincens. Estampes A 55, B 13, 14, 15, C1, C2, D5, 6, 7. Ces dessins ont été reproduits au trait dans l'album *Le Vieil Aix*, publié par A.M. de La Tour Keyrié (Aix, 1896).

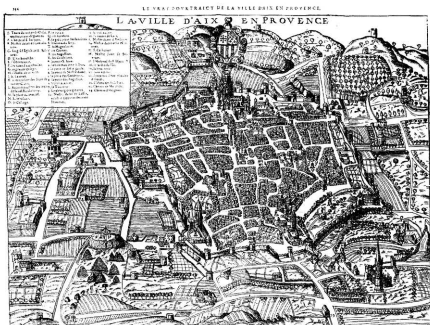


Fig. 1. *Vue cavalière de la ville d'Aix en 1575.*

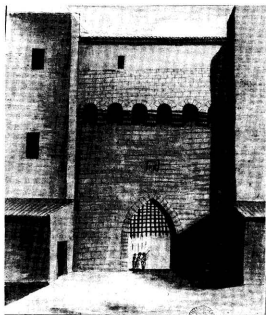


Fig. 2. *Porte des Cordeliers. Bibl. Méjanes Est. C2.*

La Porte des Cordeliers, située un peu plus bas, remontait à l'année 1370, lorsqu'on enferme dans le rempart le Faubourg dit des Anglais et le couvent des Cordeliers. Le dessin de l'Album Fauris de Saint Vincens qui la représente vers 1790 (Fig. 2) correspond bien à l'image qu'en donnent les anciens plans d'Aix déjà cités. C'était un massif d'assiette rectangulaire, flanqué de deux avancées, dans lequel s'ouvrait une arcade en tiers point fermée par une herse. Sa partie supérieure, en encorbellement, était portée par des mâchicoulis-arcades reposant sur des corbeaux, dispositif classique en Provence dans les fortifications du XIV^e siècle. En 1790 il n'y avait plus de pont-levis, son crénelage avait disparu et sa toiture en pavillon avait été remplacée par une toiture plate à chevrons débordants. Toutefois était resté en place, au-dessus de l'arcade, sous un lamier gothique, un écusson armorié.

La Porte des Augustins, qu'on rencontrait ensuite en allant vers le midi, avait été construite en 1438, lors du cinquième agrandissement de la ville, quand le couvent des Augustins fut englobé à l'intérieur des remparts. Sur le plan de 1575, elle est figurée sous la forme d'une tour rectangulaire crénelée placée en avant du clocher de l'église des Augustins, également défendue par un pont-levis et un ravelin. Ce dispositif, comme nous le verrons par la suite, sera totalement modifiée en 1614 après l'agrandissement du quartier de Villeverte.

La Porte Saint-Jean, qui lui faisait suite en revenant vers l'est le long du rempart méridional, avait été édifée au milieu du XV^e siècle lorsque le sixième agrandissement de la ville engloba le quartier et le couvent des Prêcheurs. A cette époque, elle était située au bout de l'actuelle Petite Rue Saint Jean. Sur la vue cavalière de 1575 elle est figurée sous la forme d'une tour rectangulaire crénelée, fermée par un pont-levis tout comme celle des Cordeliers. Au-devant se trouvaient un abreuvoir et, un peu plus bas, un moulin à eau alimenté par le ruisseau de la Torse. Elle sera abattue en 1583 lors de la création du quartier de Villeneuve, déplacée puis reconstruite dans l'axe de la Grande rue Saint Jean (l'actuelle rue Thiers) et enfin définitivement démolie en 1646 lors de la création du quartier Mazarin.

La Porte de Bellegarde, située au bout de la rue du même nom (l'actuelle rue Mignet), datait du quatrième agrandissement de la ville, vers 1400, quand le bourg dit d'Anrabet fut intégré dans l'enceinte. Comme nous le montrent les anciens plans, c'était un ouvrage du même type que les précédentes tours, de plan rectangulaire, crénelée et coiffée d'une toiture en pavillon. Elle sera, elle aussi, déplacée puis entièrement reconstruite en 1645.

L'enceinte de l'époque classique

A la fin du XVI^e siècle, en 1583, puis au cours de la première moitié du siècle suivant, en 1605 et 1646, la capitale de la Provence fit l'objet de trois importants agrandissements au cours desquels les nouveaux quartiers de Villeneuve, de Villeverte et Mazarin ou d'Orbitelle furent successivement enfermés dans de nouvelles murailles (Fig. 3). Ces opérations d'urbanisme entraînèrent l'ouverture de nouvelles portes, mais également la reconstruction ou la démolition de plusieurs éléments défensifs de l'enceinte médiévale. C'est ainsi que furent édifiées les nouvelles portes de Saint Louis, de Villeverte, de Saint Sauveur et de Saint Jean, tandis qu'on abattait celles des Augustins, de Bellegarde et la première porte Saint Jean. De ces trois, les deux premières firent l'objet d'un déplacement suivi d'une reconstruction mais la dernière disparut définitivement. Plus tard, dans les dernières années du XVII^e siècle, une nouvelle porte fut ouverte dans le large intervalle qui séparait la porte de Saint Jean de celle de Bellegarde, sur l'emplacement d'un ancien bastion en oreillon datant des années 1590 appelé la Plate-Forme. Enfin, à la veille de la Révolution, la plus ancienne des portes gothiques, celle de Notre-Dame, tombait sous la pioche des démolisseurs pour faire place à un édifice néo-classique jugé plus conforme au goût de l'époque. C'est cette histoire, rapidement esquissée ci-dessus, que nous allons pouvoir développer à la lumière des nombreux documents inédits que recèlent les archives communales et notariales d'Aix.

La Porte Saint Louis. Le 22 janvier 1613, obéissant à un ordre du duc de Guise, gouverneur de la province, les consuls d'Aix délibéraient de construire une nouvelle porte au bout de la rue allant de la place des Prêcheurs à l'entrée du chemin de Rians (l'actuelle rue Portalis). La construction effectuée sur les plans et sous la direction d'Esprit Boyer, contrôleur des Bâtiments du Roi, était achevée au début du mois d'août suivant². Sur le dessin de l'Album Fauris de Saint Vincens (Fig. 4), la Porte Saint Louis est représentée réduite à sa partie inférieure, sous la forme d'une arcade en plein cintre appareillée à bossages surmontée d'une petite niche encadrée de pilastres doriques soutenant un fronton brisé. La statue de la Vierge et les armoiries du Roi, de la ville et de la province, en pierre de Calissanne, prévus dans un contrat du 19 mai 1613, ont à ce moment-là disparu. On peut supposer que la partie supérieure détruite était en encorbellement et reposait sur des mâchicoulis-arcades comme à la porte des Cordeliers, dispositif qui sera repris par le contrôleur Esprit Boyer l'année suivante lors de la reconstruction de la porte des Augustins.

2. Archives municipales d'Aix, DD 63-BB 99, f^o204. Arch. des B.D.R. dépôt d'Aix, 307 E 848, f^o1841 v^o.



Fig. 3. *Plan de l'agrandissement de 1646.*



Fig. 4. *Porte Saint-Louis.*
Bibl. Méjanes Est. D6.



Fig. 5. *Porte des Augustins.*
Bibl. Méjanes Est. B14.



Fig. 6. *Porte de Bellegarde.*
Paris. Bibl. Nat. Cabinet des Estampes.

La Porte des Augustins. En 1605, la famille Bonfils obtint d'Henri IV l'autorisation d'enfermer dans l'enceinte de la ville les terrains qu'elle possédait entre la porte des Cordeliers et celle des Augustins pour y créer un nouveau quartier qui prit le nom de Villevrte. Quelques années plus tard, après avoir pris l'avis d'un spécialiste des fortifications en la personne du capitaine Prat, ingénieur de la ville de Riez, la municipalité décida, par délibération des 1^{er} juin et 18 septembre 1614, que la porte des Augustins serait déplacée vers l'ouest d'une soixantaine de mètres pour agrandir le nouveau quartier, opération qui fut réalisée au cours de l'année 1615 sur les plans du contrôleur Esprit Boyer aux frais de la famille Bonfils et des riverains de la rue des Augustins. Quant à l'ancienne porte gothique, elle ne fut abattue qu'en 1618. A ce moment-là, toutes les précautions ne furent sans doute pas prises pour conserver la statue de la Vierge de l'ancienne porte dont le transfert était prévu dans la niche de la nouvelle construction puisque, le 9 septembre 1623, le trésorier de la ville payait 9 livres 12 sols au sculpteur Léonard Challeau pour en faire une autre en plâtre³.

A en juger d'après le dessin de l'Album Fauris de Saint Vincens qui la représente telle qu'elle était en 1790 (Fig. 5), cette porte construite en 1615 ressemblait comme une sœur à celle des Cordeliers. C'était aussi une tour rectangulaire percée en son centre d'une arcade, cette fois en plein cintre que surmontait une petite niche encadrée d'écussons armoriés. Son corps supérieur, en encorbellement, était porté par le même système de mâchicoulis-arcades reposant sur des corbeaux et coiffée d'une toiture plate à chevrons largement débordants prenant la place du crénelage d'origine qui avait disparu.

La Porte de Bellegarde. Le 5 janvier 1614, répondant à la demande des riverains du haut de la rue de Bellegarde (actuellement rue Mignet) et après avoir pris l'avis de spécialistes des fortifications comme le gouverneur de la Tour de Bouc et le capitaine Antoine Prat, ingénieur de la ville de Riez, les Consuls donnaient leur accord au projet consistant à avancer d'environ 5 mètres la porte de Bellegarde, sur l'emplacement du ravelin, mais en précisant que les frais de l'opération seraient à la charge exclusive des habitants du quartier.

Cette affaire, restée en sommeil pendant une trentaine d'années, fut réexaminée au cours du Conseil de ville du 18 juin 1645. On décida cette fois de lancer l'opération et de participer pour moitié à son financement. Le 28 août suivant, prix-fait était donné à un groupe de maçons pour démolir l'ancienne porte gothique et en construire une nouvelle selon les plans que Jean Lombard, contrôleur des Bâtiments du Roi et architecte de la ville avait dres-

3. Arch. mun. d'Aix. BB165 f°4 - CC532 f°65 - BB99 f°230 - BB102 f°69, Arch. des B.D.R. Dépôt d'Aix, 305 E98, 1, f°455. Quittances dans A.M.A. CC588 f° 561.

sés dès le mois de mars 1645. Mais les travaux traînèrent en longueur et ce fut seulement le 15 juin 1646 que Jean Lombard en fit la réception définitive. De plus, comme les entrepreneurs avaient exécuté des travaux non prévus au départ, un supplément de 110 livres leur fut accordé par délibération du 31 octobre suivant.⁴

Deux documents iconographiques, un dessin de l'Album Fauris de Saint Vincens et un dessin à la mine de plomb daté de 1814 conservé au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale (Fig. 6) représentent la porte de Bellegarde au début du XIX^e siècle. C'était une tour plan rectangulaire dont le rez-de-chaussée était percé d'une haute arcade en plein cintre, encadrée de pilastres d'ordre dorique et surmontée d'une niche accostée d'ailerons, au-dessus de laquelle se dressait un étage en encorbellement, prenant assise sur des mâchicoulis-arcades, que coiffait une toiture à quatre pentes. Du côté droit, la porte était flanquée d'un autre ouvrage défensif du même type quoique moins élevé. A cette époque, la herse existait encore mais le pont-levis avait disparu et le fossé était déjà comblé. On distingue nettement dans la niche une statue de la Vierge qui est celle que les consuls avaient commandée en 1652 au sculpteur Jean-Claude Rambot, statue qui fut récupérée au moment de la démolition et donnée à la Confrérie des Pénitents gris dont elle décore aujourd'hui la chapelle.

A en juger d'après ce dessin, la porte élevée en 1645 sur les plans de Jean Lombard avait conservé l'essentiel de la structure de la porte gothique qu'elle avait remplacée. Cette fidélité à la tradition médiévale se manifesterait d'ailleurs encore chez Jean Lombard, au moment de la création du quartier Mazarin, lorsqu'il dressera les plans des portes de Saint Sauveur et de Saint Jean ouvertes dans le nouveau rempart méridional de la ville. Toutes deux seront du même type que la porte de Bellegarde.

La Porte de Villeverte ou de Valois. En 1611 puis en 1621, les habitants du quartier de Villeverte avaient demandé l'ouverture d'une porte dans la partie du rempart qui s'étendait entre la porte des Cordeliers et celle des Augustins, mais, bien que le Conseil du Roi ait approuvé ce projet, le duc de Valois, gouverneur de la province, s'y était opposé pour des raisons d'ordre militaire. Les habitants de Villeverte revinrent à la charge et obtinrent enfin, le 1^{er} juin 1645, un nouvel arrêt du Conseil qui leur donnait satisfaction. Le 1^{er} septembre suivant, les consuls passaient avec eux un contrat aux termes duquel la ville laissait à leur charge la totalité de la dépense, accord qui fut entériné par une nouvelle délibération communale du 3 septembre 1645⁵.

Cette porte de Villeverte ou de Valois se dressait au bout de la rue

5. Arch. mun. d'Aix. BB 102 fos 73, 74 - DD63.

Villeverte (actuellement Victor Leydet). Elle est représentée dans l'album Fauris de Saint Vincens (Fig. 7) sous la forme d'une arcade en plein cintre appareillée à refends que surmonte un massif aveugle décoré en son centre d'une niche flanquée de deux écussons armoriés. Le tout est coiffé d'une toiture plate à chevrons débordants.

La construction de cette porte ayant été exclusivement financée par des particuliers, il ne reste aucune trace de cette opération ni dans les archives communales ni dans les minutes notariales de l'époque, de sorte que l'auteur des plans de l'édifice nous reste inconnu. En 1645 l'architecte de la ville, le contrôleur Jean Lombard, était encore en activité, mais il paraît difficile de lui en attribuer la paternité, car cet ouvrage était d'une conception et d'une structure très différentes de celles de la porte de Bellegarde en chantier à ce moment-là, comme de celles de Saint Sauveur et de Saint Jean qu'il construira dans le nouvel agrandissement du quartier Mazarin. On peut d'ailleurs se demander si ce bâtiment, d'allure néo-classique, n'aurait pas été tout simplement remanié à la fin du XVIII^e siècle.

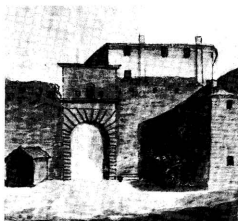


Fig. 7. Porte de Villeverte ou de Valois.
Bibl. Méjanes Est. D5.

La Porte de Saint Sauveur et la nouvelle Porte Saint Jean. En 1646, lors de la création du quartier Mazarin, l'enceinte méridionale de la ville fut détruite pour faire place, sur l'emplacement du rempart, des fossés et des lices, à une vaste promenade devenue le Cours Mirabeau actuel. L'architecte-urbaniste chargé d'établir les plans de cet important agrandissement, le contrôleur Jean Lombard, avait prévu d'enfermer ce dernier dans une nouvelle enceinte fortifiée dans laquelle seraient ouvertes deux portes : l'une au bout de la rue Saint Sauveur (actuellement du Quatre Septembre) et l'autre à l'extrémité de la rue du Bourg Saint Jean (actuellement d'Italie). Ces deux portes, reproduites

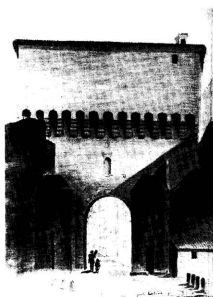


Fig. 8. *Porte Saint-Sauveur.*
Bibl. Méjanès Est. B15.

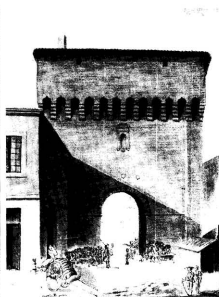


Fig. 9. *Porte Saint-Jean ou d'Italie.*
Bibl. Méjanès Est B13.

dans l'Album Fauris de Saint Vincens (Fig. 8 et 9) avaient, à quelques détails près, une structure identique à celle de la porte de Bellegarde qui venait d'être construite sur les plans du même architecte, toutes trois se caractérisant par l'emploi d'un étage aveugle en encorbellement reposant sur une rangée de mâchicoulis-arcades, dispositif qui était tout à fait dans la tradition des ouvrages défensifs de l'époque médiévale. Toutefois, l'élévation extérieure de ces deux nouvelles portes était traitée plus sobrement puisqu'elle ne comportait plus qu'une seule niche centrale placée au-dessus de l'arcade d'entrée à bossages. On remarquera également que la Porte Saint Sauveur, dite aussi d'Orbitelle, était flanquée extérieurement de deux constructions à toiture pyramidale, qui sont sans doute des adjonctions postérieures, tandis qu'à gauche de la porte Saint Jean se dressait le local du Poids de la farine dans lequel pénètre un meunier chargé d'un sac.

La construction de la courtine et des portes de la nouvelle enceinte du quartier Mazarin fut donnée à prix-fait le 9 août 1646 à un groupe de maçons aixois qui s'engagèrent à faire « les nouvelles murailles sive barris... suivant l'alignement et figure du plan qui en a esté dressé par Mr Jehan Lombard contrerolleur pour le Roy des bastimens et œuvres publiques... de lespesseur et quallité des murailles de Villeneuve avec des flancs carrés tout ainsi quest figuré sur ledit plan... » Le 24 janvier 1647, les consuls donnaient le prix-fait de la construction du Poids de la farine et du corps de garde de la

nouvelle porte Saint Jean qui devaient être identiques à ceux de l'ancienne, située au bout de l'actuelle rue Thiers, qui venait de disparaître pour faire place au nouveau cours à carrosses. La décoration des niches des deux portes fut confiée aux sculpteurs aixois Pierre Pavillon et Jacques Fossé qui se partagèrent la tâche. Par contrat du 2 octobre 1649, Pierre Pavillon sculpta en pierre de Calissanne les écussons aux armes du Roi, de la province et de la ville qui furent placés sur la façade extérieure de la Porte Saint Jean, puis, en 1654, deux Vierges à l'enfant qu'on installa dans les niches surmontant l'arcade de l'entrée, l'une au-dedans et l'autre au-dehors. La décoration de la porte Saint Sauveur n'intervint que bien plus tard, en 1663, lorsque Jacques Fossé sculpta dans le même matériau une Vierge à l'enfant destinée à la niche intérieure de l'édifice, puis en 1670, une statue du Christ pour sa niche extérieure. Il ne reste malheureusement aucun vestige de cette décoration détruite à l'époque révolutionnaire⁶.

La Porte de la Plate-Forme. Le 25 octobre 1670, les riverains de la rue du Boulevard (actuellement de l'Opéra) de la rue de la Plate-Forme (actuellement Emeric-Didot) et de la rue de la Mule-Noire formèrent le projet d'ouvrir une nouvelle porte dans le rempart du bastion en oreillon où aboutissent ces trois voies. Le Conseil de ville, qui avait fait établir par le géomètre Louis Cundier les plans de l'opération envisagée, donna son accord à la condition que son financement serait exclusivement assuré par les riverains et qu'on construirait au-devant de cette porte un revelin et un corps de garde. Cette autorisation fut renouvelée par délibération du 10 octobre 1675 mais les travaux s'éternisèrent et la nouvelle porte, d'où l'on jouissait d'une superbe perspective sur l'enfilade du cours et sur la façade du Palais comtal, ne fut ouverte au public qu'une dizaine d'années plus tard en 1685⁷.

Ici encore, la construction de la porte de la Plate-Forme ayant été entièrement prise en charge par des particuliers, les archives locales n'ont gardé aucune trace de cette opération d'urbanisme qui fut particulièrement bien appréciée des contemporains. On peut cependant en attribuer les plans, sans grand risque d'erreur, au géomètre Louis Cundier auquel le trésorier de la ville alloua le 18 décembre 1670 une somme de 12 livres « pour les vacations de deux jours qu'il a vaqué à prendre les mesures pour le dessin de la porte que la ville veut fere du costé du boulevard et ensuite draissé un plan dudit dessin qui nous a remis »⁸.

En 1790, comme nous la montre le dessin de l'Album Fauris de Saint

6. Arch. des B.D.R. Dépôt d'Aix, 302 E1116, 1, f°511 - 302 E1116, 2, f°62 - 302 E1117, 2, f°551 - Arch. mun. d'Aix, BB 147, f°346, v° - BB103, f°356, v°.

7. Arch. mun. d'Aix, BB 104, f°7, v°, 175.

8. Arch. mun. d'Aix, CC 641, f°429.

Vincens (Fig. 10) la porte de la Plate-Forme était une simple arcade en plein cintre appareillée à refends, dépourvue de superstructure, dont la sobriété toute fonctionnelle n'a plus rien à voir avec les autres constructions de la première partie du siècle qui perpétuaient les techniques de l'époque gothique.

La nouvelle Porte Notre Dame. Au cours de la séance du Conseil de ville du 23 juin 1786, il fut porté à la connaissance de l'assemblée « qu'un particulier de cette ville qui ne veut point estre nommé propose d'employer la somme de 6000 livres à la reconstruction d'une nouvelle porte à la porte Notre Dame et s'oblige de faire ladite reconstruction sur le plan qui sera dressé par l'architecte de la ville ». Sur quoi, le conseil accepta « par acclamation et vive reconnaissance la proposition de ce particulier vraiment patriote » et donna son accord à la construction du nouvel ouvrage « sur le plan qui sera dressé par l'architecte de la ville ». Le 2 juillet suivant, le donateur anonyme ayant porté son offre à 9000 livres, par l'intermédiaire du Sieur Pin, trésorier des Etats de Provence, l'assemblée communale, après avoir examiné et approuvé les plans du projet, renouvelait sa reconnaissance à ce généreux inconnu, déclarant « que tout son regret étoit de ne pouvoir luy présenter personnellement ses remerciements et le témoignage de sa gratitude et consacrer la mémoire de ce bienfaiteur en faisant graver son nom sur ladite porte ». Le Conseil décidait également d'envoyer chez le Sieur Pin une délégation pour « présenter à ce particulier ses remerciements et l'extrait de la présente délibération », nommant Siméon fils et Ferréol, ancien officier, comme commissaires pour traiter avec les ouvriers chargés de la construction⁹. Les pièces justificatives du compte du trésorier de la ville des années 1786 à 1788 nous apprennent que les travaux adjugés au maître maçon Daumas et aux tailleurs de pierre Lantoin et Magnan par convention du 17 juillet 1786 s'échelonnèrent entre le 13 septembre 1786 et le 18 juillet 1788 et coûtèrent au total 11337 livres 13 sols. Ils furent régulièrement suivis par Georges-Alexandre Vallon, architecte de la ville, qui avait dressé les plans de l'ouvrage et en fit la réception¹⁰.

Le généreux donateur qui voulait rester anonyme n'était autre que le maître menuisier Joseph Sec, enrichi dans le commerce du bois, qui était en train de lotir les terrains achetés par lui au-delà de la porte Notre Dame et fera construire en 1792, pour lui servir de sépulture, cet extraordinaire monument dédié aux idées nouvelles qui se dresse en bordure de l'Avenue

9. Arch. mun. d'Aix, BB 112, fos 340, 340 v°.

10. Arch. mun. d'Aix, CC 865 à 869. Il existe dans les collections du Musée Paul Arbaud un autre projet pour la Porte Notre Dame sous la forme d'un dessin au lavis signé et daté : « J. Routier arch. invenit et fecit anno 1786. » Il s'agit d'un projet de l'architecte aixois Joseph Routier, toujours de style néo-classique, mais beaucoup plus monumental que celui de Vallon.



Fig. 10. *Porte de la Plate-forme*. Bibl. Méjanès Est. D7.

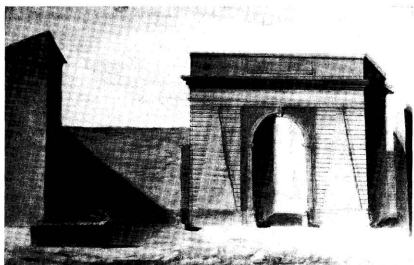


Fig. 11. *Porte Notre-Dame*. Bibl. Méjanès Est. A55.

Pasteur. La nouvelle porte dessinée par Georges-Alexandre Vallon, destinée à remplacer l'ancienne porte du XIV^e siècle, était cette fois un ouvrage moderne. Elle est représentée dans l'Album Fauris de Saint Vincens comme un imposant massif cubique en grande partie appareillé à refends (ill. 11), couronné d'une balustrade aveugle, dans lequel s'ouvre une haute arcade en plein cintre accostée de deux pyramides également appareillées à refends. Il est très regrettable que ce remarquable échantillon de l'architecture néo-classique, d'une grande économie de moyens, dépourvu de toute surcharge décorative, ne soit pas parvenu jusqu'à nous.

2. LES PORTES DE L'ENCEINTE FORTIFIÉE D'ARLES

Moins éprouvée qu'Aix par le vandalisme du XIX^e siècle, Arles a eu la chance de conserver d'importants vestiges de son enceinte fortifiée comme la partie du rempart gallo-romain encore en place à l'angle de la rue Vauban et du Boulevard Emile Combes, et surtout, à l'entrée nord de la ville, les deux massives tours rondes de la Porte de la Cavalerie qui ont résisté aux bombardements du mois d'août 1944.

La Porte de la Cavalerie, entrée principale de la ville que franchissaient tous les cortèges officiels, est un édifice marquant dans l'histoire de l'architecture militaire française car il se situe à une époque charnière, au moment où les fortifications datant du Moyen-Age font place à de nouvelles structures mieux adaptées à l'évolution de l'art de la guerre. Actuellement réduit à deux grosses tours cylindriques arasées à leur sommet, ce monument est beaucoup plus ancien qu'on ne l'a dit. La date de 1588 avancée par les plupart des historiens est, en fait, celle de son achèvement alors que celle de sa mise en chantier doit être reculée de près d'un quart de siècle comme nous le révèlent plus d'une centaine de documents conservés dans les séries BB et CC des Archives communales d'Arles que j'ai pris la peine de dépouiller¹¹. C'est en effet par délibération du 25 août 1560 que le Conseil de ville décida de remplacer l'ancienne porte de la Cavalerie datant du XIII^e siècle par une nouvelle construction qui, tout en assurant une meilleure défense de la ville, contribuerait aussi à son embellissement. Dès le mois de juillet 1561, le capitaine François Marchand « fort expert a l'architecture », fournissait les plans de l'édifice qui furent aussitôt acceptés et le chantier s'ouvrit sous la direction de cet ingénieur militaire jusqu'ici totalement inconnu aux gages de 10 écus par mois. La construction de la nouvelle porte n'avança que lentement, sans doute pour des raisons d'ordre financier et en raison des troubles qui commençaient à agiter la région. En 1565, on n'avait guère dépassé les fondations dans lesquelles on réutilisa les pierres provenant de la démolition de la Porte de Laure. L'année suivante on fit revenir le capitaine Marchand alors installé dans le Comtat-Venaissin à Avignon et Pont Saint Esprit, pour qu'il donne son avis sur la poursuite des travaux qui furent repris cette fois sous la direction d'Antoine Rion, architecte de la ville, puis par son successeur Guillaume Meissonnier, et ce fut seulement en 1588 qu'on plaça au-dessus de la porte les armes du Roi et de la ville prévues au projet. Le plus ancien document iconographique représentant la Porte de la Cavalerie, curieusement ignorée des peintres et graveurs locaux, est une

11. Pour respecter les limites imposées à cette communication, je renvoie le lecteur désireux de prendre connaissance de ces pièces d'archives à l'article que j'ai consacré à la Porte de la Cavalerie dans le numéro 81 de mars 1993 du *Bulletin des amis du Vieil Arles* (pages 19-32).



Fig. 12. *Porte de la Cavalerie*. Coll. Amis du Vieil Arles.



Fig. 13. *Porte de Marcanou*. Arles Museon arlaten.

lithographie de Charles Rivière, éditée vers 1825 (Fig. 12). Il nous montre que si la partie supérieure des deux tours était déjà arasée à cette époque, la porte qu'elles encadraient était encore en place. On la distingue nettement avec son appareillage de gros bossages flanqué de colonnes baguées soutenant un entablement lui-même couronné d'un large fronton, sans doute brisé, à l'intérieur duquel devait s'ouvrir une niche. Tout comme les puissants bossages rustiques qui habillent les deux tours, cette ordonnance de style manieriste est manifestement inspirée des planches gravées dans l'*Extraordinario libro d'architettura* de Sébastiano Serlio, notamment dans son *Libro IV* consacré aux portes rustiques, qui a dû être connu à Arles peu après sa publication à Lyon par l'imprimeur Jean de Tournes en 1551.

D'où nous pouvons tirer la conclusion que le répertoire maniériste était déjà bien connu à Arles dès les années 1560, c'est-à-dire un tiers de siècle avant la date qui lui est généralement assignée par les historiens d'art.

De la Porte de la Cavalerie, le rempart rejoignait vers l'ouest la berge du Rhône qu'il longeait jusqu'à la pointe de La Roquette comme le montre la perspective gravée en 1661 par l'architecte Jacques Peytret. C'était une courtine crénelée reposant sur des mâchicoulis d'un type assez particulier comme ceux qui sont encore en place sur la façade du Grand prieuré de Malte. De la pointe de La Roquette, le rempart méridional de la ville repartait en direction de l'est sur l'emplacement de l'actuel Boulevard des Lices. Il était percé, au débouché de l'actuelle rue Président Wilson, d'une porte datant du Moyen-Âge, la porte dite de Marcanou ou de Marché neuf, qui fut démolie au début du XVIII^e siècle pour faire place à une porte plus large et de conception plus moderne.

Cette nouvelle porte de Marcanou fut élevée à la suite de deux délibérations du Conseil de ville des 22 août 1694 et 30 mai 1706 au cours desquelles on décida de « faire abattre le ravelin de la porte de marcanou pour faire une esplanade au devant lad. porte pour découvrir en entrant et sortant de la ville la promenade de la lice », et d'utiliser les matériaux à la construction d'une nouvelle porte¹². Les plans de l'édifice furent dressés par Antoine II Guibert, architecte de la ville, qui toucha 30 livres le 24 mars 1707 « pour avoyr fet un desain pour la porte de marché neuf pour la conduyte de ladite porte et pour avoyr fet les panneaux pour larchiteteure et pour le cannage que jay fet pour les augmentations ». ¹³ Après mise aux enchères du 2 novembre 1706, les travaux furent adjugés quelques jours après à un groupe de maîtres maçons arlésiens au prix global de 400 livres¹⁴. Le chantier fut mené rapidement et, le 22 mars 1708, le sculpteur Jean-Baptiste Laroche « dit Champagne » encaissait 150 livres « pour avoir fait la figure du Roy a cheval sur la porte nouvelle de marcanou et tous les ornements nécessaires au dessein ».¹⁵

La nouvelle porte de Marcanou n'a pas échappé au vandalisme des urbanistes du XIX^e siècle, mais elle a eu, si l'on peut dire, la chance d'être démolie après l'invention et la vulgarisation de la photographie, de sorte que nous en conservons une image très précise – du moins en ce qui concerne sa façade extérieure sur le boulevard – grâce à une épreuve en noir et blanc exécutée au tout début de notre siècle qui est conservée au Museon arlanten. Sur ce précieux document (Fig. 13) elle est représentée sous la forme d'une

12. Archives municipales d'Arles, BB 39, f°385 - BB 42, f°41.

13. Ibid. CC 726, mandat n°299.

14. Ibid. BB 87, 1, f° 87.

15. Ibid. CC 727, mandat n°285

haute arcade en plein cintre encadrée de doubles pilastres d'ordre dorique qui soutiennent un imposant entablement en chapeau de gendarme sous lequel s'inscrit un médaillon circulaire dans lequel est sculptée en bas-relief la figure de Louis XIV à cheval. De chaque côté, deux passages pour les piétons sont ouverts dans les hauts stylobates qui servent de socles aux doubles pilastres. Cette originale composition, conçue comme un élément décoratif destiné surtout à mettre en valeur la nouvelle promenade publique et à témoigner de l'attachement du peuple arlésien au monarque régnant, était cette fois dépourvue de tout caractère défensif. Elle prenait place, à un rang très honorable, dans la longue série des monuments élevés à la gloire du Louis XIV dans toutes les provinces du royaume.

On peut donc conclure, à la lumière de cette documentation, que les édiles d'Aix et d'Arles ont eu recours à des solutions tout à fait différentes lorsqu'ils ont procédé, au cours de l'époque classique, à l'extension ou à la modernisation de leurs enceintes fortifiées. Le contraste est frappant. A Aix, les ingénieurs, architectes et urbanistes sont particulièrement conservateurs jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Très attachés aux formules de l'époque gothique, ils n'innovent guère, conservent créneaux, mâchicoulis, niches abritant des statues, et se bornent à substituer des arcades en plein cintre aux arcades en tiers point en faveur aux siècles passés. Certes le goût change à partir des années 1680 mais les portes édifiées à cette époque et par la suite sont des constructions purement utilitaires. Aix n'élèvera jamais de porte royale digne de ce nom sous les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, se contentant de placer les armes de France à côté de celles de la province et de la ville sur les nouvelles constructions publiques mises en chantier à cette époque.

Par contre, à Arles nous trouvons des édiles, des architectes et ingénieurs qui, dès les années 1560, sont ouverts au modernisme, aux formules nouvelles du Maniérisme, et plus tard, au début du XVIII^e siècle, à l'exemple des grandes villes du royaume, font de la nouvelle porte de Marcanou un édifice de prestige où la figure du souverain occupe une place de choix. Les Arlésiens auraient-ils été plus ouverts aux nouveautés et plus royalistes que les Aixois ? La question reste posée.

Jean BOYER